

Le quotidien des enfants ne se limite pas à l'école et aux aires de jeux. Les adultes, ces anciens jeunes, feraient bien de s'en souvenir. L'espace public et le logement se doivent aussi d'être accueillants. Quelles sont les attentes de leur progéniture, et ses besoins ? Comment écouter et prendre en compte sa parole pour concevoir un territoire qui s'adapte aux plus fragiles ? Éléments de réponse. Dossier préparé par **Alexandre Buisine**

BÂTIR LA VILLE à hauteur d'enfants

Posez votre regard à 1,30 mètre du sol. C'est la taille moyenne d'un enfant de huit ans. À partir duquel il peut se déplacer de manière autonome. Que voyez-vous ? Des barrières, des poteaux, des potelets, de hauts trottoirs, mais ni la signalétique ni le dessus des voitures. "On a une perception beaucoup plus agressive de l'espace public. Le manque de visibilité nous rend plus vulnérables", souligne Stéphanie Cagné, cofondatrice de l'Atelier Pop Corn, une coopérative à maîtrise d'usages accompagnant la participation citoyenne. Un détail tout bête : de l'arbre, l'enfant ne voit que le tronc. D'où l'importance des strates végétales moyennes et basses pour son confort, même si elles demandent plus d'entretien.

Ce prisme est devenu un slogan politique. Il ne s'agit pas d'imaginer le Village dans les nuages de la télévision, réservé aux enfants, mais un territoire avec eux. "La ville à hauteur d'enfants, qui pourrait être contre ? C'est un thème consensuel. On est dans l'émotion, estime Stéphanie Cagné. Parler de genre dans l'espace public, de la place des femmes, des personnes âgées ou à mobilité réduite est plus civique. Il s'agit pourtant de résoudre les mêmes problématiques. C'est-à-dire partir du plus fragile pour avoir un territoire qui s'adapte à tous en matière de sécurité, de mobilité et de confort." Moins de voitures, plus de visibilité, des trottoirs plus larges et moins hauts profiteraient tout autant aux personnes avec un déambulateur ou en fauteuil roulant dans des villes aujourd'hui organisées de manière défensive autour de l'automobile.

TRAVAILLER LE PERMIS DE FAIRE

"Quand on les interroge, les enfants voudraient bien évidemment supprimer les voitures pour rentrer de l'école en sécurité. Mais ils entendent les contraintes que cela poserait, rappelle la cofondatrice de l'Atelier Pop Corn. Ils ont une vision très pragmatique de ce qui est réalisable." Ce serait donc une ville ludique avec plus de couleurs, de végétal, d'eau, de choses à toucher, sentir ou regarder pour sortir du normatif par l'effet de surprise. Sans oublier le mobilier détourné, la place des animaux ou... la gestion des déchets. "Ce sont les premiers à dire que les parcs sont sales et qu'il n'y a pas assez de poubelles, pointe-t-elle. En quoi leurs demandes seraient moins légitimes que celles des adultes ?"

Or, depuis quarante ans, cette question s'apparente à un cercle vicieux. "Plus la place de l'enfant se réduit, plus sa présence est difficile et perçue comme illégitime", pointe Clémence Chastan, chargée de la prospective des territoires chez le promoteur Linkcity. D'où l'urgence, selon elle, de retrouver une forme de désirabilité de la ville dense - vue comme anxiogène - pour les familles. C'est-à-dire à la fois dans les espaces publics et privés, extérieurs comme intérieurs.

Cela passe par l'architecture et l'urbanisme mais également par une évolution des mentalités. Les enfants sont en attente d'autonomie et de pouvoir se déplacer seuls pour rejoindre leurs copains au parc, par exemple. La demande de sécurité est beaucoup plus prégnante... chez leurs parents. Reste à savoir si ce sont les premiers qui appréhendent mal les risques ou les seconds qui sont trop inquiets. "La surmédiatisation des faits-divers ne facilite pas la notion d'acceptation du risque par les adultes, reconnaît Stéphanie Cagné. Il faut travailler le permis de faire, car sinon les enfants grandissent avec l'idée qu'ils n'ont le droit de rien." Impossible, par exemple, de mettre du sol souple dans toute la ville. C'est aussi en tombant qu'ils apprennent ce qu'ils peuvent faire ou pas.

FAÇADE À JOUER

Clémence Chastan rappelle le proverbe africain : il faut tout un village pour élever un enfant. Selon elle, il faudrait retrouver le partage de la surveillance dans l'espace public - ces fameux "yeux de la rue" - avec un tissu commerçant de proximité qui passe notamment par l'installation d'activités en pied d'immeuble.

Mais cela se joue aussi dans les espaces privés. Pour un bailleur, réintégrer des jeux c'est se poser la question de la responsabilité en cas d'accident et de la gestion de la cohabitation par rapport au bruit que cela pourrait générer. "Qu'est-ce qu'une résidence familiale sans cela et alors que les grandes typologies de logements ont disparu des programmes ?" s'interroge-t-elle. Cela peut

être, outre la taille de l'habitat, de la location de mobilier évolutif, des espaces de jeux ou de devoirs mutualisés à l'échelle d'un immeuble. "Il s'agit de retrouver dans l'espace privé le salon commun qu'a cessé d'être la place du village, explicite Clémence Chastan. Peut-être avec un café pour ados ou en transformant, à certaines heures, le hall d'immeuble avec une boîte à livres ou à jeux, voire un canapé pour regarder des dessins animés avec les copains plutôt que seul chez soi." L'architecture doit également permettre de créer des opportunités de jeu. À Marseille, Linkcity a habillé un parking-silo d'une façade à jouer avec un parcours en filet suspendu, un toboggan et une tyrolienne.

CONSTRUIRE SA PROPRE CABANE

Même sur les jeux, il y a à redire. Car, si les enfants sont absents du dialogue public, Stéphanie Cagné les estime tout juste tolérés dans les aires dédiées. "En Suisse ou en Allemagne, ça s'appelle un terrain d'aventure, c'est ouvert et sans barrières, souligne-t-elle. En France, nous avons le syndrome du normatif à outrance, qui commence par l'énumération de toute une série d'interdits. Est-ce grave si on monte le toboggan en sens inverse ? Et de railler le "prêt à jouer" où l'enfant consomme sans explorer. "Il doit pouvoir s'autoriser à tester, tomber, recommencer, pour développer sa motricité et son imaginaire." La vague des remparts, au parc Blandan, marque néanmoins un changement. L'enfant disparaît dans cette grande cabane et l'adulte, qui ne sait pas par où il va ressortir, doit être dans le lâcher prise.



Les élèves de l'école Gilbert-Dru (Lyon 7^e) voulaient des animaux. Ils les retrouvent... au sol.

Toutes deux espèrent voir arriver à Lyon des terrains d'aventure. Gérées par un centre social ou une association, ces aires de jeu naturelles qui mettent à disposition des matériaux et des outils, permettent aux enfants de construire eux-mêmes leur cabane et, plus globalement, leur espace d'évolution. "Les Biergarten allemands associent à ces loisirs un café, un restaurant ou des possibilités de concert, détaille Clémence Chastan. Ça crée de la convivialité et génère des recettes permettant d'entretenir le lieu tout en le maintenant ouvert à tous. Il y a un modèle à imaginer pour éviter que cela repose systématiquement sur la collectivité."

Reste qu'en matière de ville à hauteur d'enfants, il y a parfois un pas du slogan politique à la réalité. Linkcity faisait partie des candidats à la reconversion de l'extérieur du Parc dans le 8^e arrondissement. Parc d'un hectare, terrain d'aventures, vélo-école favorisant la mobilité autonome, guinguette familiale... son projet était largement tourné vers l'enfant. Las, le groupement n'a (même) pas été retenu parmi les finalistes du concours. ■

UNE QUESTION DE SANTÉ PUBLIQUE

C'était mieux avant ? La Fédération française de cardiologie en est convaincue. Dès 2016, elle s'inquiétait de constater qu'en quarante ans, les collégiens avaient perdu 25 % de leur capacité cardiovasculaire. C'est-à-dire qu'ils couraient moins vite et moins longtemps que leurs aînés. En cause, une sédentarité précoce due au temps passé plutôt devant les écrans que dehors. Avec à la clé une augmentation de l'obésité, du diabète de type 2, du cholestérol... "La question de la ville à hauteur d'enfant est d'abord montée sous l'angle de la santé publique", souligne Clémence Chastan, en charge de la prospective des territoires chez Linkcity. À savoir : comment faire en sorte que les jeunes retrouvent leur place dans l'espace public ? Car les chiffres et les sources ont beau varier, la tendance demeure. En France, la part de la marche dans les moyens permettant de se rendre à l'école ne cesse de diminuer depuis 1982. Moins de 40 % des élèves de maternelle et de primaire vont à pied. Et ils sont moins de 30 % pour le collège. Dans les pays de l'OCDE, la proportion est passée de 85 % à 8 % pour les enfants de 3 à 6 ans en quarante ans. Les déplacements en voiture ont pris le dessus. On pourrait encore citer cette étude publiée par la fondation Pro Juventute qui montre qu'en Suisse, le temps de jeu extérieur des enfants est passé de trois à quatre heures quotidiennes dans les années 1960 à quarante-sept minutes en 2019. Évidemment, depuis, le Covid-19 et les confinements successifs n'ont pas arrangé les choses.

Devant l'école Meynis (Lyon 3^e), la piétonnisation de la rue a été réalisée avec l'artiste lyonnais Tomalater. Le jeu de couleurs permet à chacun de s'approprier l'espace en ne marchant pas uniquement sur les anciens trottoirs.



Photos © Pierre-Yves Hottelot / Projet

Des usagers COMME LES AUTRES

Il est tout à fait possible de solliciter l'expertise d'un enfant dès l'âge de trois ans afin de concevoir des projets répondant à ses attentes.

Tout est affaire de méthode. Par des expériences, un jeu ou de la lecture, on peut aborder des notions très techniques avec un enfant. "Ce qu'il exprime est aussi pertinent qu'un adulte", assure Stéphanie Cagni, cofondatrice de l'Atelier Pop Corn. Cette coopérative à maîtrise d'usages encourage et accompagne la participation citoyenne pour alimenter, avec l'expertise de chacun, des projets de création ou de réaménagement d'espaces et d'équipements publics ou d'habitat. Histoire d'éviter de livrer un aménagement qui ne fonctionne pas ou est détourné de son objet. Le



processus doit permettre de suivre toutes les étapes du projet – notamment ce qui a été retenu ou pas et pourquoi – jusqu'à son évaluation a posteriori. S'adresser aux enfants en expliquant chaque notion pour constituer un socle commun de connaissances, leur apprendre à lire un plan ou une maquette, détailler ce qui peut évoluer ou pas dans le projet, c'est en fait parler à tout le monde.

"IL PEUT BOUSCULER LES CHOSES"

Ensuite, rien de tel que le jeu pour retenir leur attention afin de débattre de ce qui donne envie, rebute et pourquoi avant de faire des propositions qui aboutiront à un ou deux scénarios pour la programmation. Ça peut être un Monopoly revu et corrigé du quartier, le jeu de l'ole ou un Time's Up détourné. "Nous venons ainsi chercher non pas un aménagement mais une action qu'ils aimeraient faire, explique Stéphanie Cagni. S'il s'agit de jouer à l'élastique, on va ensuite se demander de quoi on a besoin pour ça. Quel sol ? De l'ombre ? Comment l'obtient-on ? Ce qui va poser problème, etc."

De petites expériences scientifiques avec une boîte de conserve permettent de comprendre les notions de confort d'été et d'isolation. "Ils doivent prendre plaisir et voir les impacts de ce qu'ils font", détaille l'experte. Pour les plus jeunes, une histoire ou une chanson autour du voyage d'une petite goutte d'eau est une bonne porte d'entrée dans la désimperméabilisation des sols. "L'enfant est vite dans l'empathie et sait se mettre à la place des autres, souligne Stéphanie Cagni. Il peut boussculer les choses car il n'a pas intégré toutes les normes ni tous les interdits. C'est ce qui est intéressant."



Photos © Pierre-Alexandre Paquet

Des squares et des abords d'école MIEUX ADAPTÉS

Depuis le début du mandat, la Ville de Lyon a réalisé 88 "rues des enfants", créé trois nouvelles aires de jeux et en a rénové une vingtaine.

La ville à hauteur d'enfants. C'est devenu un slogan politique pour le maire de Lyon, Grégory Doucet, et sa majorité. Comme Rennes et Marseille, la municipalité a affiché cette priorité en nommant un élu dédié. Tristan Debray est conseiller délégué à "la ville des enfants". Son champ d'action : la sécurisation des abords de crèche et d'école en "rues des enfants", le réaménagement des aires de jeux et les conseils d'arrondissement d'enfants.

Les rues des enfants – et leurs contraintes pour les automobilistes – ont évidemment beaucoup fait parler. Trois niveaux d'aménagement sont envisagés : la piétonnisation quand c'est possible, l'apaisement ou – à minima – la sécurisation. C'est-à-dire la suppression de stationnements. Sur 88 rues des enfants réalisées depuis le début du mandat, 40 sont piétonnisées. L'apaisement passe aussi par des trottoirs élargis, de la végétalisation ou l'installation de mobilier urbain pour offrir de la convivialité. Et Tristan Debray de citer les bancs colorés devant l'école Marc-Bloch (7^e), la fresque de l'école Joannès-Masset (9^e) réalisée avec les enfants au terme d'une résidence artistique, ou les assises formant de petits salons à Jean-Gerson (5^e).

CRÉER DES ZONES CALMES

Reste qu'il n'est pas toujours évident de répondre aux souhaits des enfants. À l'école Condorcet (3^e), les élèves tyrolienne reliant l'élémentaire à la maternelle. "Il faut savoir dire non tout en comprenant le sens de la demande, explique l'élue. Un cheminement en pavés enherbés permet désormais d'aller d'une école à l'autre." Impossible également d'introduire... des animaux à proximité de l'école Gilbert-Dru (7^e). Des rondins de bois forment donc un parcours ludique avec des empreintes animales sur le sol.

Parmi les objectifs des rues des enfants figure l'incitation à aller à l'école, en sécurité, à pied ou à vélo. Histoire de faire évoluer les mentalités en termes de déplacements. Et pourquoi pas imaginer derrière, à l'instar des pistes cyclables, des cheminements piétonniers pour les enfants plus étendus. Ils pourraient mener... aux 218 aires de jeux que compte la ville.

Un état des lieux a montré que les 5^e, 7^e et 8^e arrondissements sont sous-dotés si l'on veut que chaque enfant



La Ville de Lyon essaie de développer les balançoires inclusives dans ses aires de jeux.

puisse trouver à jouer à cinq minutes à pied de chez lui. Trois nouvelles aires de jeux ont été créées depuis 2020. Une vingtaine ont été rénovées. "Il devrait y avoir encore trois ou quatre rénovations de plus par arrondissement d'ici la fin du mandat", estime le conseiller délégué. Objectifs : plus de végétaux, d'ombrage, de fontaines, de jeux en bois et d'accessibilité. Cela passe par des balançoires à sièges inclusifs – très bas et très larges, en forme de panier – mais aussi des panneaux de manipulation ou du mobilier à hauteur d'enfants. "Les aires de jeux sont souvent conçues pour ceux qui veulent se défouler. Il en faut pour tous les tempéraments, avec des zones calmes où les enfants peuvent prendre leur goûter, faire une pause, discuter ou bouquiner", souligne Tristan Debray, en prenant en exemple les aménagements du square du château à Montchat.

TERRAINS D'AVENTURE EN RÉFLEXION

Tristan Debray milite également pour des aires de jeux pensées pour les enfants plutôt que pour les adultes. "Ils n'attendent pas du tout la même chose, dit-il. Une demande est faite très régulièrement : inverser le sens des bancs pour que les parents arrêtent de les surveiller. Les enfants aiment se cacher et avoir le sentiment d'échapper à la vigilance des adultes." Et de pointer les jeux stéréotypés comme le toboggan, "pas très enrichissant pour développer l'imagination, la créativité ou la motricité fine". Peu à peu supprimés, les bacs à sable – toujours demandés par les enfants – répondaient mieux à ces enjeux.

La municipalité travaille aussi à l'idée de terrains d'aventure (lire page 45). Cela passe notamment par des espaces de jeux libres où l'enfant s'amuse avec ce qu'il trouve. Au square Joseph-Bouvier (4^e), herbe et végétaux s'offrent ainsi aux plus petits. "Non seulement nous enlevons les clôtures en bois mais on va même inviter les enfants à y aller", explique Tristan Debray. Dans le même arrondissement, l'aire du Gros Caillou permet de "se perdre" dans un labyrinthe de végétaux et le parc de la Ceriseraie de suivre un chemin des senteurs.

Page de gauche, de haut en bas.

Au parc Blandan (Lyon 7^e), la vague des remparts offre un autre imaginaire aux enfants.

Au square Suzanne-Buisson (Lyon 3^e), tables et assises sont à hauteur... d'enfant.

Un parcours en bois au parc de la Ceriseraie (Lyon 4^e).



À la Confluence des usages

Par la taille de ses espaces publics et leurs aménagements, le quartier a l'ambition d'offrir une ville marchable aux déambulations sécurisées pour tous.

Rue Delandine, à la Confluence, les enfants pourront emprunter des chemins buissonniers à travers les (futurs) bosquets.

“**D**ans les parcs, les enfants sont assez libres. Dès qu'on en sort, les parents se sentent obligés de les tenir, note le directeur général de la SPL Lyon Confluence, Samuel Linzau. C'est ce coefficient de liberté que prévoient en amont les aménagements urbains qui déterminent la capacité d'une ville à accepter un usage, une spontanéité, une liberté, une joie de l'enfant.” Cela passe aussi par la canopée pour le confort, les parcours buissonniers, la notion d'apaisement et l'échelle humaine qui fait que l'on ne se sent pas écrasé par l'environnement urbain en se déplaçant. Si l'on passe de la théorie à la pratique, la rue Delandine offre une bonne synthèse de cette approche avec différentes strates végétales en devenir, des tables et des assises permettant de déambuler de manière apaisée de Sainte-Blandine au “Champ”, le futur parc à la pointe de la Confluence.

Au niveau du Marché-Gare, au nord, l'artère commence par une zone de rencontre. “Il y a des espaces réservés pour les différentes mobilités mais on passe d'une logique très séquentielle à une logique plus mutualisée où les flux se croisent et se tolèrent”, explique Samuel Linzau. Physiquement, ça se traduit comment ? Fini le triptyque trottoir à (trop) haute bordure, plateforme roulée et grille avaloir. “Le trottoir est presque filant, légèrement en pente pour marcher au sec quand il pleut avec une récupération d'eau, détaille-t-il. La voirie se différencie simplement par la teinte.” Concrètement, la vitesse est limitée à 20 km/heure et les piétons ont la priorité sur les voitures, y compris sur la chaussée, où ils peuvent circuler.

Chacun doit pouvoir trouver sa place sur les assises en bois, quelle que soit sa taille, devant l'école Eugénie-Brazier.

CHENILLE GÉANTE AU CHAMP

Plus au sud, adieu aux véhicules devant la toute nouvelle école Eugénie-Brazier : vous entrez dans une rue aux enfants. Les traverses de bois offrent différentes tailles d'assise et les “pas japonais” forment des chemins buissonniers à travers les bosquets en devenir. L'enfant y trouve sa place en sécurité... et les bancs servent aussi aux plus grands pour réaliser des figures en skate ou en trottinette. À terme, la déambulation mènera au Champ, où doit être livré au printemps prochain le Caterpillou. Il s'agit, à l'instar de la vague des remparts au parc Blandan (également conçue par l'agence Base), d'une structure de jeu monumentale suffisamment indéfinie pour que chacun se l'approprie. Elle a fait l'objet d'ateliers participatifs au cours desquels les enfants ont réclamé de pouvoir y glisser, grimper, ramper, s'y percher, en descendre, s'y faufiler, en sauter, s'y allonger... Cela donne une chenille géante qui s'élève et passera dans les arbres avec des toboggans.



des filets ou de quoi se cacher. “L'hybridation des âges et des usages donne un supplément de liberté qui permet à chacun d'y recomposer une histoire, souligne Samuel Linzau. S'élever dans la canopée offrira une expérience à la fois physique et sensible. De là-haut, on voit les choses différemment pour s'approprier une étendue beaucoup plus large et une grande échelle.” Les parents pourront pendant ce temps s'asseoir à (relative) distance des enfants.

ESPACES OCCUPÉS LE SOIR

La Confluence compte environ 20m² d'espaces publics par habitant contre en moyenne moins de dix dans les villes, selon les indicateurs de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). En amont des aménagements, dans un quartier en chantier, des ateliers de participation citoyenne ont été organisés, notamment sous la forme de jeux de rôles

où chacun doit se mettre dans la peau de l'autre (enfant, personne âgée ou à mobilité réduite...). Les demandes sont sans surprise : plus de jeux, d'assises, d'ombre, d'eau...

Même si l'on peut voir des gens bronzer devant la darse à la suite des aménagements temporaires, les piétons s'approprient encore peu la partie sans voitures du cours Charlemagne. Samuel Linzau déplore également les conflits d'usage entre les différents modes de déplacement. L'urbanisme ne pouvant pas (toujours) influencer sur les comportements individuels. Autre limite au partage des espaces : les îlots privés fermés. “C'est encore le chacun chez soi qui prime”, constate le directeur de la SPL. Avant de pointer un autre enjeu : l'adaptation d'espaces publics que l'on va habiter différemment du fait du réchauffement ambiant, notamment le soir pour profiter de la fraîcheur, afin d'y recomposer une vie de quartier. ■

DES COURS (plus vraies que) NATURE

La transformation des cours d'école peut également s'effectuer en concertation avec les principaux usagers. Exemple à Lyon.

A dieu l'espace plat et bitumé, bonjour le terrain cabossé et planté. C'est ainsi que la cour de l'école Paul-Bert (3^e arrondissement) est en train de se transformer. Si Cédric Rivière, paysagiste et urbaniste à l'agence Arep, possède déjà l'expérience des cours oasis parisiennes, il a vécu une première à Lyon en concevant ce réaménagement avec la participation des (petits) usagers. “Les enfants comprennent tout. Ils sont érudits, s'enthousiasme le maître d'œuvre. On peut utiliser les mots justes devant eux. S'il y a un souci, ils posent la question. J'ai senti un vrai intérêt pour le sujet de la part d'enfants concentrés. C'était un moment hors du temps.”

Leurs demandes ? De la nature, des arbres, des plantes, des animaux et donc des bosses et des creux pour jouer dedans. Sans oublier le retour de la bibliothèque extérieure disparue. La cour a ainsi été à moitié débitumée par poches. Ceux qui veulent se dépenser prendront le chemin de ronde – accessible aux fauteuils roulants –, les plus téméraires empruntant le parcours en bois (rondins, escaliers, échelles, poutres, échasses...). Pas de sol souple en plastique mais du gazon renforcé ou des copeaux de bois. Il y a aussi du sable et un bassin gérant les eaux plu-

viales auquel on peut accéder par des pas japonais.



Le schéma de la cour “nature” (agence Arep)

différentes tailles permettant à chacun de planter, cultiver et mettre les mains dans la terre. Seules les haies comestibles (groseilles, framboises...) ne sont pas accessibles en permanence eu égard aux éventuelles allergies. Les enseignants se sont déjà largement appropriés cette partie à des fins pédagogiques aux dires du paysagiste. Balais et râteliers seront à disposition des enfants afin qu'ils se responsabilisent en se chargeant de l'entretien de la cour.

En revanche, les panneaux de basket ont disparu. “Les jeux de ballon ont tendance à monopoliser les cours d'école, explicite Cédric Rivière. Il y en aura encore mais à des heures et des jours précis. Et puis il existe un terrain de sport juste à côté.” Cette expérience, qui doit notamment permettre de créer du liant entre les enfants autour de ces activités afin de contribuer à leur bien-être, a visiblement marqué l'urbaniste. “Cela conforte mon envie de diversifier les usages dans les quartiers ou les pôles d'échanges, explique-t-il. À Avignon, j'ai intégré un chemin buissonnier clairement dédié aux enfants au sortir de la gare. Plus globalement, j'essaie également d'avoir des espaces à leur échelle avec de l'ombrage, des assises ou la possibilité de changer la couche ou de prendre le biberon.” ■

PLUS DE PANNEAUX DE BASKET

Les enfants qui cherchent du calme peuvent aller dans la cabane en bois pour prendre, lire ou ranger un livre. Il y a aussi des tables permettant d'installer une classe entière en plein air. Dans le lit en pierres de la rivière sèche, ils peuvent jouer aux petites voitures ou aux billes quand on n'y fait pas s'écouler l'eau provenant des toitures. “C'est une matérialisation ludique d'un caniveau”, explique Cédric Rivière.

Et puis il y a les bandes et bacs potagers de

Repenser (AUSSI) les espaces intérieurs



© Pierre-Antoine Phaguet

Taille des logements, hauteur des rangements, modularité des espaces... Les possibilités d'amélioration de l'habitat ne manquent pas.

À défaut d'avoir vu pousser des plantes cet été, la butte de terre de la cour de l'ancien collège Truffaut permet aux enfants de jouer sous l'œil de leurs parents attablés.

Afin de ne pas perdre le contact avec "son" public durant le confinement, l'Atelier Pop Corn - spécialisé dans la participation citoyenne - a mené des entretiens (téléphoniques) autour de la perception du logement par les enfants. Beaucoup reste à faire, selon Stéphanie Cagni. *"Ils ne se sentent pas les bienvenus dans la cuisine, tout juste tolérés, avec des tables ou des plans de travail trop hauts qui nécessitent de monter sur un petit escabeau pour y accéder... puis de redescendre afin d'ouvrir un tiroir, détaille la cofondatrice de la coopérative. Les termes qui reviennent sont : "je gêne", "c'est dangereux", "pas à ma hauteur". Difficile de partager un moment pour cuisiner en famille dans ces conditions."*

Elle souligne également l'évolution avec l'âge de l'enfant. Petit, il consomme de l'espace au sol en s'étalant dans les couloirs notamment. *"Le hall d'entrée, où chacun laisse des affaires, est le lieu de conflit par excellence, pointe Stéphanie Cagni. Mais l'enfant va où il y a du monde, pour être en contact avec."* Une grande chambre n'est donc pas forcément nécessaire... contrairement à l'ado, qui va avoir besoin de son espace à lui et en manque souvent. L'idéal serait donc la modularité.

SALLES DE JEU MUTUALISÉES

Samuel Linzau, le directeur général de la SPL Lyon Confluence, souligne également la nécessité de loge-

ments évolutifs susceptibles de s'adapter à la famille avec terrasse ou loggia offrant une interface entre l'intérieur et l'extérieur. Stéphanie Cagni abonde... tout en rappelant qu'un balcon est souvent considéré comme dangereux par les parents et donc interdit aux petits enfants.

Le promoteur Linkcity organise des après-midi de réflexion sur la ville à hauteur d'enfants en interrogeant les premiers intéressés, afin de mieux s'approprier le sujet. Son directeur régional, Joris Duquoc, reconnaît que la cuisine est avant tout vue comme un lieu de danger. *"Nous pourrions effectivement anticiper cette question plutôt que livrer un logement vide", estime-t-il.* Le promoteur espère apporter des réponses en développant dans l'agglomération les logements-services Neoz qui mutualiseront - à l'échelle d'un immeuble - salles de jeu, lieux d'échanges et de travail.

DESTINATION LE CAMPUS

En attendant, il se concentre sur les extérieurs, comme dans la résidence prévue derrière le centre des Massues (Lyon 5^e) avec un parc arboré offrant une aire de jeu de type parcours d'aventure à la fois naturelle et sécurisée. La cour de l'ex-collège Truffaut (Lyon 1^{er}) se veut à la fois ouverte sur le quartier et sécurisée, avec des parents pouvant s'attabler pas trop près des enfants. La butte de terre, où les plantes n'ont pas réussi à pousser, faisant le bonheur de ces derniers.

À Porte-des-Alpes (Bron), afin de donner vie au campus et de l'ouvrir avec la création de 700 logements étudiants, ce sont les cellules de pied d'immeuble que Linkcity veut dédier à une offre pour enfants (baby-sitting, cours...). Objectif : faire du site un lieu de destination pour les familles de Bron et Saint-Priest. *"Penser la ville à hauteur d'enfants, c'est une manière un peu différente de regarder les projets, souligne Joris Duquoc. Mais on se dit évidemment souvent d'une réalisation que si on la sortait maintenant, elle serait conçue autrement."*

DES ÉCOLES PAS TOUJOURS ADAPTÉES

Signalétique trop haute, porte-manteaux trop serrés pour accueillir tous les vêtements, absence de coin calme dans une classe permettant à un enfant de se reconcentrer, fenêtre qui attire (trop) l'attention sur l'extérieur, éclairage ou couleurs très agressives pour des élèves à besoins particuliers... Même dans les écoles, censées être l'univers des enfants, beaucoup de choses seraient à revoir afin qu'elles soient réellement adaptées à leurs besoins.